

LE CAS OCTAVE MIRBEAU :

ENTRE "GYNÉCOPHOBIE" ET FÉMINISME

Pour qui se penche sur l'histoire du féminisme et de l'antiféminisme à travers les représentations de la femme données par la littérature, le cas du pamphlétaire, romancier, dramaturge et critique d'art Octave Mirbeau (1848-1917) est particulièrement fascinant. Libéraire farouchement individualiste, justicier réfractaire à tout endoctrinement, grand démystificateur qui appelait de ses vœux une véritable "révolution" culturelle pour dessiller les yeux des masses dûment "crétinisées" par la sainte trinité de la famille, de l'école et de l'Église, Mirbeau remplissait, semble-t-il, toutes les conditions pour se faire l'avocat du sexe opprimé par le patriarcat. Or, surprise, il lui arrive de tenir sur les femmes un discours réactionnaire, où se combinent les thèses de Schopenhauer et les réminiscences bibliques, et il semble souffrir, selon l'expression de Léon Daudet ¹, de "gynécophobie". Faut-il pour autant le jeter dans le même sac d'infamie que la grande majorité de ses contemporains de la gent écrivante ? Certainement pas : car Mirbeau est aussi, paradoxalement, le créateur de Germaine Lechat, prototype de la femme émancipée, il est l'auteur de *L'Amour de la femme vénale*, il est l'un des premiers et des très rares propagandistes du néo-malthusianisme. Comment expliquer ces contradictions ? C'est ce que nous nous proposons d'étudier.

L'ANTIFÉMINISME

Au premier abord, le cas d'Octave Mirbeau semble désespéré. Car il reprend, sur le compte des femmes, des discours rétrogrades, indignes de sa réputation, par ailleurs justifiée, de justicier qui a mis sa plume redoutée au service des pauvres, des opprimés et des exclus. Il voit en effet dans les femmes des êtres de nature, esclaves de leur fonction de procréation, et par conséquent, à de rarissimes exceptions près, incapables de s'élever au-dessus des chaînes biologiques infligées par une marâtre Nature. Il serait vain de leur en vouloir : cela n'aurait pas plus de sens que de reprocher au tigre de se repaître de chair sanguinolente, comme le soutient un des convives qui discutent de l'universelle loi du meurtre, dans le frontispice du *Jardin des supplices* (1899) ².

Comme Schopenhauer, notre antiféministe radical considère que "*la femme n'est pas un cerveau*" et qu"*elle n'est qu'un sexe, et rien de plus. Elle n'a qu'un rôle dans l'univers, celui de faire l'amour, c'est-à-dire de perpétuer l'espèce.*" ³ Elle est par conséquent "*inapte à tout ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité*" ⁴.

- En premier lieu, elle est incapable d'embrasser des idées générales : "*La femme, être de sensations nerveuses et d'inconsciente pitié, généralement enfermée dans une sorte de particularisme intellectuel et moral, trouve dans le fait particulier un élément suffisant aux besoins de son esprit, un champ assez vaste aux expansions de son cœur. Cette forme d'anatomie psychique la condamne à ne voir et à ne juger la vie que dans une perspective brève, et sous un angle très restreint, qui lui cache les grands horizons, les grands ensembles, les totalités de la lumière*"... ⁵

- Ensuite, elle est incapable de créativité, parce que sa sensibilité est entièrement mobilisée par sa fonction procréatrice. À ceux qui lui objecteraient qu'il existe tout de même des femmes artistes, et que lui-même n'a pas manqué de proclamer leur talent (Éva Gonzalès, Mary Cassatt, Berthe Morisot), voire leur génie (Camille Claudel), il répond : "*Quelques femmes - exceptions très rares - ont pu donner, soit dans l'art, soit dans la littérature, l'illusion d'une force créatrice. Mais ce sont ou des monstres, c'est-à-dire des êtres anormaux, en état de révolte contre les lois de la nature - et de fait il écrit de Camille Claudel qu'elle est une "révolte de la nature"* ⁶ - ou du simple reflet du mâle, dont elles ont gardé, par le sexe, l'empreinte intellectuelle" ⁷. Aussi, avant de proclamer le "génie" de Camille Claudel, prend-il bien soin de préciser qu'elle est la soeur du jeune poète Paul Claudel et l'élève de l'illustre Rodin, et conclut-il de son analyse qu'elle "*est bien de la*

race de l'un et de la famille de l'autre"... ⁸

- Enfin, comme elle est entièrement soumise aux lois de la nature, qui associent indissociablement l'instinct de meurtre et l'instinct génésique ⁹, la femme est tout naturellement une tortionnaire raffinée : *"Les crimes les plus atroces, ceux qui nous ont fait le plus frissonner, sont presque toujours l'oeuvre de la femme. C'est elle qui les imagine, les combine, les prépare, les dirige"*. Loin d'être des *"verseuses d'idéal et de pitié"*, comme le soutiennent les fabricants de romans à l'eau de rose soucieux de s'attacher leur clientèle, les femmes sont *"d'incomparables virtuoses"* et de *"suprêmes artistes de la douleur"* ¹⁰. Et Mirbeau en apporte une éloquente illustration avec la rousse Anglaise Clara du *Jardin des supplices*, *"fée des charniers, ange des décompositions et des pourritures"* ¹¹, qui s'émoustille et s'élève jusqu'à la *"petite mort"* chantée par Bataille au spectacle des plus atroces mises à mort. Dans un registre moins exotique, nombre des héroïnes de ses *Contes cruels* rivalisent de cruauté et s'emploient à torturer, parfois même à tuer, leurs compagnons... ¹²

Entre les hommes, êtres susceptibles de culture, et les femmes, restées, dans leur très grande majorité, étrangères et réfractaires aux préoccupations intellectuelles, éthiques, esthétiques et sociales, s'élève donc une barrière infranchissable. L'incompréhension est radicale et insurmontable, et rien, jamais, si ce n'est la souffrance partagée, ne parviendra à combler l'abîme qui séparera toujours les deux sexes, comme un jeune marié en fait l'amer constat, dans un conte au titre ironique, *"Vers le bonheur"*, que Mirbeau a rédigé en 1887, au lendemain de son propre mariage : *"Je n'ai rien, absolument rien à reprocher à ma femme, rien sinon d'être femme. Femme, voilà son seul crime ! Femme, c'est-à-dire un être obscur, insaisissable, un malentendu de la nature auquel je ne comprends rien. (...) De la femme, je ne sais rien, rien, rien (...). L'abîme qui nous sépare (...), c'était un monde sans limites, infini, (...) entre les pôles duquel il n'est point de possible rapprochement"* ¹³.

Cette incapacité des deux sexes à se comprendre, parce qu'ils sont radicalement différents et condamnés à de perpétuels *"malentendus douloureux"* ¹⁴, a pour effet de les dresser l'un contre l'autre dans une guerre continuelle. Et cette guerre, presque toujours, c'est le sexe prétendu fort qui la perd, et c'est le prétendu "sexe faible" qui impose sa loi despotique : *"La femme possède l'homme. Elle le possède et elle le domine ; elle le domine et le torture : ainsi l'a voulu la Nature, selon ses voies impénétrables"* ¹⁵. Deux romans de Mirbeau en apportent une redoutable illustration : *Le Calvaire* (1886) - le titre est à lui seul tout un programme -, où le pâle narrateur, Jean Mintié, est possédé et torturé par la goule Juliette Roux et perd, à son contact, ses repères éthiques et son talent littéraire ; et *Le Jardin des supplices*, dont le narrateur anonyme au visage ravagé porte les stigmates de l'esclavage dévastateur auquel l'a réduit la sadique Clara, au prénom trompeur.

CONTRADICTIONS

Il semblerait donc bien que Mirbeau n'ait rien d'original à nous dire sur les femmes et se complaise dans des stéréotypes machistes, où les imprécations bibliques contre les filles d'Ève sont mises au goût du jour et à la sauce scientifique, histoire de conforter le patriarcat. Et de fait, la conclusion de l'article sur la *Lilith* de Remy de Gourmont ne laisse guère de place au doute : *"Le jour où les femmes auront conquis ce qu'elles demandent, le jour où elles seront tout, sauf des femmes, c'en sera fait de l'équilibre de la vie humaine"...*

Et pourtant les choses sont moins claires qu'elles ne le paraissent au premier abord. Ainsi, si on relit attentivement cet article effarant, on découvre que tout cela n'est pas de la faute de la femme. Non pas seulement parce qu'elle ne fait, en toute inconscience, que suivre un programme à la finalité inconnue, mais parce que les hommes se complaisent dans leur propre esclavage et en portent donc seuls la responsabilité, puisque, s'ils le voulaient vraiment, ils auraient les moyens, par la culture, d'échapper aux diktats de la nature : *"Et l'homme, dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui, l'homme dépositaire de l'humanité future endormie en lui, accepte l'inconscience de la*

femme, son insensibilité devant la souffrance, son incompréhensible mobilité, le soubresaut de ses humeurs, son absence totale de bonté, son absence de sens moral, et tout cet apparent désordre, tout ce mystère, tout ce malentendu qui, loin de les séparer, l'un et l'autre, de toute la distance d'un infranchissable abîme, les rapproche de toute l'étreinte d'un baiser. Il accepte tout cela, à cause de sa beauté" ¹⁶. Et de fait, c'est Jean Mintié qui s'est précipité, en toute connaissance de cause, dans les griffes de Juliette Roux, le narrateur du *Jardin* dans celles de Clara... et Octave dans celles de Judith Vimmer et d'Alice Regnault ! ¹⁷ Mirbeau est tellement conscient de la responsabilité spécifique des hommes et de leur veulerie, qui fait d'eux des esclaves consentants, que, lorsque le gynécophobe August Strindberg, dans un article à sensation de la *Revue blanche* ¹⁸, reprend à son compte les idées que lui-même a développées trente mois plus tôt, il les critique vigoureusement : Strindberg ne peut s'en prendre qu'à lui s'il a souffert des femmes ! ¹⁹ Mirbeau parle en toute connaissance de cause...

Un deuxième bémol doit être mis à l'antiféminisme mirbellien. Il se trouve en effet qu'en dépit de ses proclamations il n'a jamais hésité à reconnaître publiquement, et avec une efficacité à nulle autre seconde, le talent créateur de femmes souvent ignorées ou mal jugées. Le cas le plus frappant est évidemment celui de Camille Claudel, déjà cité, dont il proclame à trois reprises le "génie", en 1893, 1895 et 1897, en Premier-Paris du *Journal*, quotidien tirant alors à près d'un million d'exemplaires. Il faut également citer le nom de la grande journaliste Séverine, qu'il encense en dépit de son engagement boulangiste et de sa collaboration à *La Libre parole* de Drumont : il voit en elle une sœur spirituelle et se rendra en sa compagnie au procès de Dreyfus à Rennes, en août 1899. En dépit de sa haine des bas-bleus, Mirbeau a aussi fait publiquement son *mea culpa*, dans une lettre ouverte à Léon Blum, parue en 1904 dans *L'Humanité*, et célébré, l'un des tout premiers, le talent de la poétesse Anna de Noailles ²⁰. Enfin, c'est très connu, cinq ans plus tard il reconnaîtra au premier coup d'oeil un chef-d'œuvre dans le premier roman d'une couturière inconnue, Marguerite Audoux, il lui trouvera aussitôt un éditeur et une revue pour en assurer la prépublication, obtiendra pour elle des conditions financières avantageuses, se chargera avec une stupéfiante efficacité de sa promotion et obtiendra pour sa protégée le prix Fémina, à défaut du prix Goncourt qui lui était dû ²¹ : on sait que le titre de ce roman, *Marie-Claire*, va être récupéré par un grand hebdomadaire féminin, sinon féministe, si bien que le nom de notre antiféministe notoire va se trouver paradoxalement lié au mouvement d'émancipation des femmes... De semblables soutiens, et une telle constance, impliquent qu'il ne saurait être vraiment dupe de ses propres discours machistes.

Mais il y a mieux encore : il se trouve que, dans nombre de ses œuvres, Mirbeau fait d'une femme son porte-parole, démentant du même coup ses péremptoires affirmations sur l'incapacité des femmes à s'élever jusqu'aux idées générales ou à éprouver une véritable pitié ! C'est ainsi que, dans *Les Mauvais bergers* (1897), tragédie prolétarienne sur un sujet proche de celui de *Germinal*, c'est une toute jeune fille, incarnée au théâtre par la quinquagénaire Sarah Bernhardt, Madeleine, *pasionaria* des corons, qui harangue les ouvriers, leur fait honte de leur veulerie - "*je ne suis qu'une femme et vous êtes des hommes*" - , leur arrache son compagnon Jean Roule, qu'ils étaient prêts à lyncher, et parvient à relancer la grève sur des revendications telles que le droit au pain, à la santé, à l'éducation, à la dignité et à la beauté : "*C'étaient des loups ! Et tu en as fait des moutons... des lâches, et tu en as fait des héros ! Quelle est donc ta puissance ?*", se demande Jean (acte IV, scène 2). Émancipée, elle a une liaison avec un trimardeur, est enceinte de ses oeuvres et assume fièrement sa grossesse. Dans *Le Jardin des supplices* (1899), nouveau paradoxe : c'est Clara qui est chargée de réciter des articles entiers de son créateur, où Mirbeau stigmatisait les atrocités coloniales et célébrait la richesse de la civilisation chinoise, par opposition à l'eurocentrisme mutilant et sanguinaire ²². Dans *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), il prête sa plume à la soubrette Célestine et, renonçant à tout effort pour assurer la crédibilité du pseudo-journal, il lui fait assumer sans vergogne ses propres prises de position, y compris dans des domaines où elle serait bien en peine d'en avoir - par exemple, sur le compte des préraphaélites ou de Paul Bourget - et deux chapitres entiers, insérés au dernier moment, sont la reprise textuelle d'articles parus sous son

nom... Comme son créateur, Célestine n'est dupe de rien, arrache les masques des riches et des puissants, et nous fait pénétrer dans les sentines malodorantes du "beau monde" pour mieux casser son image de respectabilité. Et, comme Madeleine, Clara, et Germaine, elle est émancipée intellectuellement et sexuellement, et elle jouit de son corps comme bon lui semble, et au besoin dans les bras d'autres femmes, sans jamais en éprouver le moindre sentiment de honte.

L'exemple le plus intéressant de ces héroïnes féministes est celui de Germaine Lechat, dans le chef-d'œuvre théâtral de Mirbeau, *Les Affaires sont les affaires* (1903). Fille d'un brasseur d'affaires sans scrupules et tout puissant, dont les crapuleries restent impunies, elle est dotée d'une conscience morale (elle juge son père et refuse ses millions mal acquis qui lui font honte) et d'une conscience sociale (elle a compris que c'est la misère du plus grand nombre qui assure la richesse d'une poignée de millionnaires²³). Refusant le "beau mariage" que son père lui a mitonné avec le fils d'un marquis décaqué au noble lignage, elle choisit librement de travailler et de connaître la misère. Mieux encore : elle proclame sur la scène de la Comédie-Française, puis sur toutes les plus grandes scènes d'Europe et d'Amérique, ses droits imprescriptibles de femme à jouir librement, et à son seul usage, de son intelligence (elle est une "*intellectuelle*"), de son cœur (elle aime un homme que son père traite en domestique et qu'elle se vante d'avoir "*choisi*") et de son corps (elle avoue publiquement et sans la moindre gêne qu'elle a un amant). À l'époque, les critiques de théâtre, tous des hommes, bien sûr, se sont déchaînés contre cette fille dénaturée qui osait juger son père, contre cette dévergondée folle de son corps, contre cette impudente qui bafouait les conventions, contre cette sainte nitouche qui se permettait d'avoir des idées et de remettre en cause le mariage monogamique et le sacro-saint droit de propriété... On a du mal à imaginer le scandale suscité par les discours incendiaires de cette femme libre sur la scène de la Maison de Molière, tant ses revendications sont entrées dans les mœurs. Mais il permet de prendre conscience de l'audace de Mirbeau jusque sur le terrain des droits de la femme, où on ne l'attendait guère.

Il ne faudrait cependant pas conclure de l'existence de ces quatre héroïnes porte-parole de l'écrivain qu'il est complètement acquis à la cause féministe. D'abord, un roman ou une comédie ne sauraient être assimilés à une chronique ou à un pamphlet où l'auteur s'avance à visage découvert : des personnages littéraires disposent d'une autonomie par rapport à leur créateur et ne sauraient, sans de gros risques, lui être identifiés. Et puis Mirbeau se refuse absolument aux oeuvres à thèses : il est trop sensible à l'universelle contradiction, qui constitue le moteur dialectique de toutes choses²⁴, pour pouvoir jamais se rallier à une thèse univoque qui en ferait fi. Ses héroïnes ne sauraient donc se réduire à de simples porte-voix, quand bien même elles exprimeraient ce qu'il pense, voire se contenteraient de reproduire textuellement ses écrits. C'est ainsi que Madeleine exalte les pulsions sacrificielles des ouvriers qu'elle subjugué par son verbe²⁵ et les conduit à la mort (elle fait donc elle aussi partie des "*mauvais bergers*") ; que Clara fait bon marché de la vie humaine et fouette ses sens avec des spectacles d'un sadisme insoutenable, qui ne peuvent qu'horrifier un humaniste, un pacifiste et un partisan de l'abolition de la peine de mort tel que Mirbeau. Le cas de Célestine est tout aussi ambigu : car cette femme lucide exprime aussi bien des préjugés qui ne peuvent que révolter le romancier, et même, *horresco referens*, est carrément antidreyfusarde par respect de l'armée. Pire encore : elle est fascinée par Joseph, dont elle est persuadée qu'il a violé et assassiné sauvagement la petite Claire, elle l'épouse à la fin du roman, et se dit prête à le suivre "*jusqu'au crime*" (ce sont les derniers mots du livre). Quant à Germaine Lechat, elle se comporte, face à sa mère, qu'elle méprise, et à son amant, qu'elle domine, avec une soif d'absolu qui lui donne un côté dur, sinon inhumain : elle est la digne fille de son père...

Il est décidément bien difficile de se fonder sur des œuvres de fiction qui se refusent à tout manichéisme et sur des personnages qui ont leur vie propre pour en déduire les sentiments de l'écrivain. Mais du moins il est clair qu'on ne saurait l'enfermer dans une vision caricaturale de la femme qu'il lui est arrivé d'exprimer : il est trop sensible à la complexité des êtres et aux contradictions qui les déchirent pour les réduire à des schémas rassurants, mais réducteurs et mensongers.

MIRBEAU FÉMINISTE ?

Pour répondre à cette question paradoxale, il est préférable de se référer aux combats politiques qu'il a menés, et dont plusieurs permettent de le placer aux côtés des féministes les plus radicales de son temps.

- Dans les années 1884-1885, il a à plusieurs reprises plaidé, non seulement pour le divorce institué par la loi Naquet, mais pour une extension de cette loi trop réductrice et timorée ²⁶. Il a également revendiqué, dans plusieurs de ses premiers romans publiés sous pseudonyme ²⁷, le droit pour les femmes de n'être pas mariées contre leur gré et de ne pas être vendues à des hommes riches comme de vulgaires marchandises. En présentant le mariage comme un honteux maquignonage, voire comme un viol légal, et en plaçant au centre de l'intrigue une jeune fille sacrifiée qui suscite la pitié de ses lecteurs, il revendique, vingt ans avant *Les Affaires sont les affaires*, le respect de leur liberté, de leurs sentiments et de leur dignité. Germaine Lechat ne dira pas autre chose : "*Mon père avait la manie de vouloir me marier... c'est-à-dire... de tirer de moi un bon prix ou un meilleur traité... Dans une affaire à gros bénéfices, j'étais devenue, selon le caractère des gens, l'appât ou l'appoint, qui devait la terminer à son avantage... je n'existais plus... pour lui... comme être humain... j'étais une valeur changeante de spéculation... Moins que cela... souvent... il me donnait... par-dessus le marché... comme, au dernier moment en gage de bonne entente avec un client, un boucher ajoute quelques grammes à la livre de viande qu'il vient de peser*" ²⁸.

- Certes, Mirbeau - comme Séverine, et pour les mêmes mobiles - n'a pas réclamé pour les femmes le suffrage universel, pour la bonne raison qu'il y voit une duperie par laquelle les moutons humains choisissent "*le boucher qui les tuera et le bourgeois qui les mangera*", et qu'il n'a cessé de préconiser en conséquence "*la grève des électeurs*" ²⁹ : c'eût été pour le moins contradictoire. Mais, dès 1884, il a envisagé pour le vingtième siècle un parlement où les femmes seraient représentées à parité avec les hommes et ne feraient, à coup sûr, pas pire qu'eux, dans un article de *L'Événement* intitulé "*Madame la Députée*" ³⁰.

- Tout en se méfiant des bas bleus, comme jadis Molière, il n'en a pas moins revendiqué pour les femmes le droit aux études, dès 1884 ³¹, arguant du fait que la différence n'impliquait nullement l'infériorité ³², et aussi le droit au travail et à l'indépendance financière. Il a protesté contre l'impossibilité, pour Camille Claudel - comme pour Léon Bloy - de vivre de son art ³³. Et, dans *Les Affaires sont les affaires*, où Germaine est présentée comme "*une intellectuelle*" qui doit son émancipation aux "*livres*", aux "*sales livres*" honnis par son père, il a attiré l'attention des spectateurs sur le misérable sort des femmes désireuses d'échapper à la tutelle d'un père ou d'un mari et à qui la société ne reconnaît aucun droit : "*Tu es une femme - explique Lucien Garraud - et la société ne te connaît pas*" ³⁴.

- Il s'ensuit que nombre de femmes livrées à elles-mêmes en sont réduites, soit à devenir domestiques, comme Célestine, soit à se livrer à la prostitution. Dans ces deux "carrières" féminines, que le romancier met en parallèle, elle est, non seulement surexploitée et corvéable à merci, mais aussi humiliée en permanence, méprisée, exclue par ceux-là mêmes qui se servent de son corps et la rejettent après usage. Mirbeau a dénoncé dans *Le Journal d'une femme de chambre* cette criminelle hypocrisie des hommes, et il n'a cessé d'assurer aux "*pauvres putains*", ses sœurs de misère ³⁵, sa "*pitié douloureuse*" et son admiration. À la fin de sa vie, il a même consacré aux filles dites "de joie" un essai en forme de réhabilitation, *L'Amour de la femme vénale* ³⁶, où il stigmatise la société homicide, aux "*lois inhumaines*", qui tire profit de la prostitution et qui, "*tout en supervisant sa production, prétend exiger sa destruction*" (p. 78) ; et il rend hommage à des femmes qui assurent une noble et courageuse "*fonction sociale*" (p. 82) : l'équilibre de la vie sexuelle des hommes, "*aux risques de la misère et de la mort*" (p. 78).

- Enfin, Mirbeau fait partie, aux côtés de Paul Robin, des très rares promoteurs du néo-malthusianisme, qui plaide, non pas certes pour la continence, mais pour le droit de ne donner la vie

que si on assure aux enfants des conditions matérielles, affectives et intellectuelles leur donnant une chance d'épanouissement. Dans toute une série d'articles qui paraissent en Premier-Paris du *Journal* sous le titre "Dépopulation", à l'automne 1899, il dénonce la monstruosité d'une société capitaliste infanticide qui ne voit dans les enfants que de la chair à usine ou, pire encore, de la chair à canon destinée à la prochaine boucherie au nom de la "*revanche*"³⁷. Au lieu de se préoccuper d'augmenter le nombre des enfants voués au sacrifice, on ferait beaucoup mieux d'"*augmenter le bonheur dans la population*" grâce à une véritable justice sociale. Ce plaidoyer en faveur du contrôle des naissances et du droit à la contraception et à l'avortement³⁸ fait de lui le précurseur des féministes des années 1960...

En manifestant sa pitié pour des femmes victimes de l'égoïsme des mâles, en s'indignant contre la société qui ne prend en compte que leur valeur marchande fluctuante selon le rapport entre l'offre et la demande, en exigeant le respect de leurs droits bafoués par le patriarcat, il en arrive à proclamer la nécessité de la "*révolution radicale*"³⁹ qui assurera prochainement la libération des femmes : "*De tous côtés la femme réclame son droit à ne plus être ni une esclave, ni un idéal ; elle veut juste être l'égale de l'homme, avec les mêmes droits que lui. Elle se refuse avec indignation à être gracieusement inutile, ou à n'être, dans le cadre du mariage, qu'une femme entretenue, nourrie bénévolement en échange de son corps. Elle veut acquérir un statut social, apprendre des métiers qui lui garantissent autre chose que les menaces grimaçantes de la faim ; elle veut être la maîtresse de son corps, de ses biens ; elle exige la liberté pour étudier, cultiver son esprit, réfléchir librement, décider d'elle-même, remplacer le duel entre les sexes par un contrat sincère et digne*"⁴⁰.

COMMENT EXPLIQUER CES CONTRADICTIONS ?

Ainsi, notre antiféministe radical semble s'être mué paradoxalement en un féministe non moins radical. Comment rendre compte de ces contradictions ?

La première explication mettrait en cause l'éducation - si l'on ose dire - qui lui a été infligée pendant quatre années d'"*enfer*" au collège Saint-François-Xavier de Vannes par ces "*pétrisseurs*" et "*pourrisseurs d'âmes*" que sont les jésuites. Des années de manipulation et d'empoisonnement des esprits laissent inévitablement des stigmates, qu'Édouard Estaunié appelle "*l'empreinte*" et Mirbeau "*le legs fatal*"⁴¹. À propos du poison religieux, il a écrit à plusieurs reprises qu'il a mis très longtemps à s'en libérer⁴². En fait, il n'y est jamais totalement parvenu : et le titre de plusieurs de ses romans (deux publiés et le troisième resté à l'état de projet), *Expiation*, *Le Calvaire* et *La Rédemption*, sont symptomatiques de son imprégnation religieuse, qui a résisté à sa totale émancipation intellectuelle. Faut-il s'étonner, dès lors, que, sur la question des filles d'Ève, il soit déchiré de contradictions et alterne le meilleur, *L'Amour de la femme vénale* ou les discours de Germaine Lechat, et le pire - les imprécations "bibliques" que lui inspire par exemple la *Lilith* de Gourmont ?

Une seconde explication mettrait en accusation l'organisation de la société bourgeoise, contre laquelle il se dressait dès sa jeunesse, dans ses *Lettres à Alfred Bansard des Bois*⁴³. Car, pour Mirbeau, ce n'est pas la nature seule qui explique la guerre des sexes et l'esclavage des femmes : c'est la société darwinienne de son temps, qui repose tout entière sur l'écrasement planifié de l'individu et sur l'oppression et l'exploitation économique du plus grand nombre. Ainsi, loin d'être le fruit d'une sexualité exacerbée des femmes - les "*prostituées-nées*" de Cesare Lombroso - , la prostitution est un fléau social dont les hommes, qui exercent un pouvoir millénaire, portent seuls la responsabilité. Dès lors, si des femmes comme Juliette, Clara, Célestine ou beaucoup d'autres se servent de leur corps pour établir un rapport de forces plus favorable et renverser le rapport d'oppression en mettant à profit les instincts génésiques des mâles, comment le leur reprocher ? La domination qu'elles exercent alors sur leurs amants, et les tortures qu'elles leur infligent, apparaissent comme une juste vengeance pour l'oppression spécifique que subissent les femmes. On comprend dès lors le mariage de Mirbeau, en forme de pied de nez à la "bonne société", avec une

ancienne théâtréuse et femme galante, Alice Regnault, et sa veulerie devant sa tyrannique et neurasthénique épouse : il assure sa rédemption à elle en même temps que la sienne et serait mal venu de lui reprocher de se venger sur lui des humiliations qu'elle a subies au cours de sa carrière.

Enfin, il convient de rappeler la dualité permanente de notre écrivain, que j'ai analysée dans le premier chapitre de ma thèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau*⁴⁴. Sur le sujet des femmes, on pourrait dire qu'il souffre d'une dissociation entre, d'un côté, le vécu, voire le "tripal", soumis aux diktats de sa sensibilité d'écorché vif exposé de plein fouet à tous les chocs de la vie et qui réagit avec virulence et, parfois, disproportion aux souffrances qu'il subit ; et, de l'autre, le rationnel, le réfléchi, qui lui permet de se distancier, notamment par l'humour, et, parfois, de reconnaître qu'il est allé trop loin, voire qu'il s'est complètement égaré : Mirbeau fait en effet partie des rares hommes capables de reconnaître leurs erreurs et de faire publiquement leur *mea culpa*⁴⁵. Or il se trouve que, comme Strindberg, il a beaucoup souffert des femmes : il a été pendant trois ans le jouet d'une femme galante du nom de Judith Vimmer, et a retranscrit cette douloureuse expérience, qui l'a conduit, de son propre aveu, au bord du meurtre et du suicide, dans le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* ; et sa vie conjugale avec Alice Regnault s'est révélée si douloureuse qu'il a cru frôler les abîmes de la folie⁴⁶. On comprend dès lors qu'il ait eu envie de se venger et que, sous l'emprise de la souffrance et de la révolte, il ait jeté sur le papier ce long réquisitoire contre sa femme qu'est *Mémoires pour un avocat*⁴⁷ ou ce texte stupéfiant, cité plus haut, sur *Lilith*. Mais quand il écrit à tête reposée, en mettant en œuvre son habituelle lucidité, il ne peut que renier ses propres élucubrations pour peu qu'il les retrouve sous la plume de Strindberg, au risque de passer, aux yeux du Suédois, pour "*un bien misérable gynolâtre*"⁴⁸...

Aussi est-ce à bon droit que Léon Daudet parle de "*gynécophobie*" - l'envers de la "*gynolâtrie*" - plutôt que de vulgaire misogynie ou d'antiféminisme. Le comportement de Mirbeau, et nombre de ses textes, relèvent en effet de la phobie, c'est-à-dire de la peur et de la haine irrationnelles que lui inspire la femme, et dont les racines sont peut-être enfouies dans un lointain traumatisme de jeunesse⁴⁹ ; et les arguments qu'il tente alors de mettre en forme n'ont pas d'autre utilité que de rationaliser, jusqu'à l'absurde, ses propres obsessions et angoisses, ce qui ne l'empêche pas, parallèlement, de chanter la beauté de la femme, de proclamer sa "*mission sacrée*"⁵⁰ et de revendiquer ses droits.

Au terme de ce rapide survol, il ressort que Mirbeau constitue une sorte de cas extrême d'homme déchiré entre une phobie de la femme, qui l'a fait souffrir et dont il se venge avec l'arme des mots, au risque de rabâcher de vieilles calembredaines, et une vision de la femme fort en avance sur son temps, qui fait de lui un compagnon de route des premières femmes émancipées, telles que Séverine. Il est aussi un cas particulièrement intéressant par la façon dont il assume courageusement ses contradictions : loin de les camoufler, il les avoue ingénument, au risque de donner à ses ennemis des verges pour se faire battre, parce qu'il sait que la contradiction est le moteur universel et qu'elle gît au cœur des êtres et des choses ; et il dispose d'un moyen infaillible et redouté pour ne pas être dupe de ses propres emportements ou des mystifications qu'il échafaude : l'humour, grâce auquel il se distancie de tout, y compris de sa propre sensibilité impérieuse, accédant de la sorte à la seule liberté qui vaille : celle de l'esprit.

Pierre MICHEL

Chercheur associé à l'université d'Angers

NOTES

- 1 Léon Daudet, "Octave Mirbeau", *Candide*, 29 octobre 1936.
- 2 "Je ne puis la maudire, pas plus que je ne maudis le feu qui dévore villes et forêts, l'eau qui fait sombrer les navires, le tigre qui emporte dans sa gueule, au fond des jungles, les proies sanglantes... La femme a en elle une force cosmique d'élément, une force invincible de destruction, comme la nature... Elle est à elle toute seule toute la nature" (éd. Folio, p. 61).
- 3 "Lilith", *Le Journal*, 20 novembre 1892 (article signé du pseudonyme de Jean Maure, recueilli dans notre édition des *Combats littéraires* de Mirbeau, Éd. de Septembre, 1997).
- 4 *Ibid.*
- 5 "Séverine", *Le Journal*, 9 décembre 1894.
- 6 "Ça et là", *Le Journal*, 12 mai 1895 (article recueilli dans dans notre édition des *Combats esthétiques* de Mirbeau, 1993, Séguier, t. II, p. 92).
- 7 "Lilith", *loc. cit.*
- 8 *Combats esthétiques*, t. II, p. 33 et 35. Trois ans plus tard, Mirbeau affirmera tout de même que le génie de Camille Claudel "prouve que son sexe est susceptible de création personnelle" (*ibid.*, p. 138).
- 9 "Étant la matrice de la vie, [la femme] est, par cela même, la matrice de la mort, puisque c'est de la mort que la vie renaît perpétuellement... et que supprimer la mort, ce serait tuer la vie à sa source unique de fécondité" (*Le Jardin des supplices*, p. 61).
- 10 "Après boire", *Le Journal*, 6 novembre 1898. Idées reprises telles quelles, quelques mois plus tard, dans le frontispice du *Jardin des supplices*.
- 11 *Le Jardin des supplices*, p. 228.
- 12 Voir notamment le chapitre III de notre édition des *Contes cruels*, Séguier, 1990.
- 13 "Vers le bonheur", *Le Gaulois*, 3 juillet 1887 (*Contes cruels*, t. I, p. 117 et 122).
- 14 Réponse à une enquête sur un article de Strindberg, *Gil Blas*, 1er février 1895.
- 15 "Lilith", *loc. cit.*
- 16 "Lilith", *loc. cit.*
- 17 Judith Vimmer, rebaptisée Juliette dans *Le Calvaire*, lui a fait vivre trois années d'enfer, de 1880 à la fin de 1883, et Alice Regnault, que Mirbeau a épousée en catimini en mai 1887, l'a rendu également très malheureux, sans qu'il ait jamais pu se libérer. Sur Alice, cf. Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éd. À l'Écart, Alluyes, 1994.
- 18 Strindberg, "De l'infériorité de la femme", *Revue blanche*, janvier 1895.
- 19 "M. Strindberg a dû beaucoup souffrir de la femme. Il n'est pas le seul et c'est peut-être de sa faute. (...) Autrefois, ceux qui avaient des déboires féminins allaient se jeter dans la Seine. Aujourd'hui ils se jettent dans l'anthropologie. C'est une aggravation"... (*Gil Blas*, 1er février 1895).
- 20 "À Léon Blum", *L'Humanité*, 11 septembre 1904 (article reproduit dans mon article "Mirbeau et Blum", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 183-187).
- 21 Cf. Pierre Michel, "Mirbeau et Marguerite Audoux", dans *La Famille littéraire de Marguerite Audoux*, La Sève et la Feuille, Ennordres, 1994.
- 22 Sur cette ambiguïté du *Jardin*, voir Pierre Michel, "Le Jardin des supplices : entre patchwork et soubresauts d'épouvante", dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 3, 1996, pp. 46-72.
- 23 "Quand il y a, quelque part, un homme trop riche... il y a, par cela même, autour de lui... des gens trop pauvres" (acte I, scène 1 ; p. 30 de mon édition critique, parue en 1994 aux Éditions de Septembre-Archimbaud).
- 24 Voir Pierre Michel, "Le Matérialisme de Mirbeau", dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 4, 1997.
- 25 "Ne craignez pas la mort !... Aimez la mort ! La mort est splendide... nécessaire... et divine !... Elle enfante la vie..." (acte IV, scène 2).
- 26 Voir, dans mon édition de ses *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1994, les textes 3 ("Trop de délicatesse"), 4 ("Fini de rire") et 19 ("Lettre au pape Léon XIII").
- 27 Voir notamment *La Maréchale* (1883), *La Belle Madame Le Vassart* (1884) et *Dans la vieille rue* (1885), romans recueillis dans mon édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, à paraître au printemps 1998 aux Éditions de Septembre.
- 28 *Les Affaires sont les affaires*, acte III, scène 5 (*loc. cit.*, p. 92).
- 29 C'est le titre d'un article paru en Premier-Paris du *Figaro*, le 28 novembre 1888, et diffusé à plus de 150.000 exemplaires par les groupes anarchistes (recueilli dans *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, 1990, pp. 109 sq.).
- 30 "Si les fillettes du XIXe siècle se destinaient au théâtre, les tendresses du XXe se réservent pour le Luxembourg, en vertu d'une évolution darwinienne qui mène insensiblement le singe à l'homme, l'homme au comédien, et le comédien à l'homme d'État, par une lente dégénérescence" (article du 12 août 1884, recueilli dans les *Chroniques du Diable*, p. 35).
- 31 Dans un article paru le 28 octobre 1884 dans *L'Événement* et intitulé "Les Petites internes".

- 32 Même idée dans sa réponse à l'enquête sur un article de Strindberg : "*La femme n'est point inférieure, elle est autre, voilà tout.*" Et il ironise sur ceux qui, au nom de l'anthropologie, et au moyen de pseudo-expériences, prétendent "*découvrir au fond d'une éprouvette un précipité d'infériorité féminine ou le bacille de la supériorité masculine*" (*Gil Blas*, 1er février 1895).
- 33 "*Et on ne la connaît pas ! Et l'État n'est pas à genoux devant elle pour lui demander de pareils chefs-d'œuvre. Mais pourquoi ?*" (*Combats esthétiques*, t. II, p. 92). Même exigence et même regret deux ans plus tard (*ibid.*, p. 182).
- 34 *Les Affaires sont les affaires*, acte III, scène 5 (p. 84).
- 35 Cf. *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, p. 106.
- 36 Brochure traduite du... bulgare, et parue en 1994 aux Éditions Indigo-Côté Femmes, avec deux préfaces, de Pierre Michel et d'Alain Corbin.
- 37 Deux de ces articles sont recueillis dans ses *Combats pour l'enfant*, pp. 195-206.
- 38 Mirbeau a pris deux ans plus tôt la défense du docteur Boisieux, condamné pour avortement et présenté par lui comme un "*martyr*" du mandarinat médical et du pouvoir "*exorbitant*" du doyen Brouardel ("*Brouardel et Boisieux*", *Le Journal*, 25 juillet 1897).
- 39 *L'Amour de la femme vénale*, p. 79.
- 40 *Ibid.*, pp. 79-80.
- 41 Édouard Estaunié, dans un roman de 1896 précisément intitulé *L'Empreinte*, et Mirbeau dans son roman *Dans le ciel*, publié en feuilleton en 1892-3 (éd. de l'Échoppe, Caen, 1989). Dans *Sébastien Roch* (1890), Mirbeau emploie aussi le terme d'"*empreinte*". Cf. Pierre Michel, "Mirbeau, Estaunié et '*l'empreinte*'", dans les *Mélanges* offerts à Georges Cesbron, à paraître fin 1997 aux Presses de l'Université d'Angers.
- 42 "*De cette éducation, qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, j'ai conservé très longtemps toutes les terreurs de la morale catholique. Et c'est après beaucoup de lutttes, et au prix d'efforts douloureux, que je suis parvenu à me libérer de ces superstitions abominables, par quoi on enchaîne l'esprit de l'enfant pour mieux dominer l'homme plus tard*" (*Combats pour l'enfant*, p. 165).
- 43 Éditées par Pierre Michel, Éd. du Limon, Montpellier, 1989.
- 44 Paru en 1995 dans les *Annales Littéraires* de l'Université de Besançon.
- 45 Il a ainsi plaidé coupable pour l'antisémitisme des *Grimaces*, un an seulement après le dernier numéro de cet hebdomadaire de combat anti-opportuniste ; et il a reconnu ses torts à l'égard d'Alphonse Daudet, de Ferdinand Brunetière, d'Émile Zola, de Catulle Mendès et de Joseph Reinach.
- 46 À l'automne 1894, il s'imagine réduit à l'état végétatif dans une maison de santé...
- 47 Longue nouvelle parue en feuilleton dans *Le Journal* à l'automne 1994 et recueillie dans notre édition des *Contes cruels* (Séguier, 1990).
- 48 Réponse à l'enquête sur un article de Strindberg, *loc. cit.*
- 49 On pourrait songer aux conditions très suspectes dans lesquelles il a été chassé du collège des jésuites de Vannes et qui ont été évoquées dans le deuxième chapitre de notre biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au coeur fidèle* (Séguier, 1990). Dans *Sébastien Roch* (1890), le héros éponyme est séduit, puis violé par un jésuite, et toute sa vie sexuelle en est à jamais perturbée : la femme ne lui inspire plus désormais que de la répulsion.
- 50 Réponse à l'enquête sur un article de Strindberg, *loc. cit.*